

SACRIFICE DU CHRIST

Prédication pour le 22 mars 2026



Hébreux 13, 11-14 / Marc 10, 32-45

«Le sang du Christ a été versé sur la croix». Durant le temps de la Passion, et à Vendredi saint, on médite sur la mort de Jésus. Et à ce propos, le vocabulaire du sacrifice revient régulièrement : sang versé, victime expiatoire, sacrifice, rédemption. Nous chanterons, en dernier chant, « Tel que je suis sans rien à moi, sinon ton sang versé pour moi »...

Est-ce que cela fait partie de votre spiritualité ? Ou êtes-vous au contraire allergique à toute forme d'interprétation de la mort de Jésus comme sacrifice ? Si vous en parlez autour de vous, vous verrez peut-être que c'est assez polarisant !

Peut-être êtes-vous de ceux qui tiennent à reconnaître la mort de Jésus comme un sacrifice. Et il faut dire que les textes bibliques donnent matière à cette interprétation – même s'il y a toutes sortes de subtilités, et toutes sortes de sacrifices différents. De nombreux cantiques chantent le sacrifice de Jésus, et certains cantiques font partie intégrante de notre manière de vivre la foi.

Peut-être que vous faites au contraire partie des personnes qui ne sont absolument pas à l'aise avec le vocabulaire du sacrifice. Pour expliquer la mort de Jésus, votre préférence va vers d'autres images, tout aussi bibliques : le grain de blé qui meurt, le thème de l'injustice, la piste du serviteur souffrant, le dépouillement et l'élévation, ou encore la victoire de la vie sur la mort.

Au fond, la mort de Jésus reste le grand mystère de la foi chrétienne. La mort de Jésus est à la fois une chose inimaginable et ignoble, tout en étant au cœur-même de notre foi. Pas de résurrection sans mort ! Pas d'annonce de l'Évangile sans annonce de la croix du Christ ! La mort de Jésus, c'est un grand vide de sens. Alors, chaque tentative d'expliquer pourquoi Jésus est mort n'est jamais satisfaisante complètement. Au fond, on se dira toujours : pourquoi Jésus a-t-il été crucifié ? comme un écho au Christ lui-même sur la croix, mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? Pourquoi ?

L'épître aux Hébreux a l'avantage d'offrir une réponse claire à cette question. Cette épître, longtemps attribuée à Paul mais dont l'origine est inconnue, constitue l'un des plus anciens traités de christologie, à la pensée originale. La lettre, qui est en fait un sermon, une exhortation, relit l'Ancien Testament et ses fondamentaux, l'Alliance, les prescriptions pour le culte, à la lumière du Christ. Il y a donc une connaissance profonde de l'Ancien Testament et de la culture juive, mais un fort détachement d'avec ce qui devient pour son auteur de « l'histoire ancienne ».

Un des développements les plus frappante – et qui rejoint notre thème d'aujourd'hui – est celui du sacerdoce du Christ, qui est l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, et ainsi déclaré Grand Prêtre, souverain sacrificateur, dans la lignée de Melchisédeq. Tout en étant également lui-même victime du sacrifice – le fameux « Christ Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (formule pourtant johannique !).

L'auteur va donc donner beaucoup de place à l'évocation de rites anciens, des sacrifices d'animaux notamment, ce qui peut être surprenant pour nous, voir rédhibitoire. Mais il le fait pour annoncer comment le sacrifice du Christ vient dépasser cela, rendre tout autre sacrifice dorénavant insensé.

Bref, si vous n'êtes pas à l'aise avec le vocabulaire de l'épître aux Hébreux, il se peut que vous soyez tentés de passer votre chemin ! Et j'avoue que j'y suis allée un peu à reculons. Cela dit, il ne faut certainement pas se laisser impressionner par les choix de l'auteur qui, finalement, choisit un langage fortement imagé pour nous faire approcher le mystère de la croix.

Et qu'il se fait même à plusieurs occasions très protestant !

1) Caractère définitif du sacrifice

Premièrement, si vous l'avez bien compris, je ne suis pas très à l'aise avec le vocabulaire du sacrifice, l'épître affirme avec force le dépassement de celui-ci.

« Jésus Christ a fait la volonté de Dieu ; il s'est offert lui-même une fois pour toutes, et cela a rétabli notre relation à Dieu. Tout prêtre se tient chaque jour debout pour accomplir son service ; il offre à de nombreuses reprises les mêmes sacrifices qui ne peuvent cependant jamais enlever

les péchés. Le Christ, par contre, a offert un seul sacrifice pour les péchés, puis il s'est assis pour toujours à la droite de Dieu. » (Hébreux 10, 10ss)

Il y a un *avant* sanglant, révolu, et par le dernier sacrifice, définitif et suffisant, il y a un *après* fait de pardon : « (...) le pardon n'est pas une simple décision sur laquelle Dieu pourrait revenir, il est scellé dans un acte qui a été accompli. On pourrait presque dire que, depuis la croix, le pardon de Dieu fait partir de son être. », dit Antoine Nouis.¹

2) Sacerdoce unique et universel

Et puis, deuxièmement, l'épître affirme que tous les croyants ont désormais un accès direct à Dieu, sans médiation humaine autre que le Christ. Tout en affirmant que le Christ est le seul et l'unique prêtre, Hébreux ouvre la voie à l'idée que chaque croyant peut s'approcher de Dieu, offrir sa vie, et participer au culte, justement parce que le seul prêtre nécessaire est le Christ. Ce sont les bases du sacerdoce universel !

Mais revenons plus précisément à nos versets du jour :

11Le grand-prêtre apporte le sang des animaux dans le lieu très saint, afin de l'offrir comme sacrifice pour le pardon des péchés ; mais les corps de ces animaux sont brûlés en dehors du camp.

12C'est pourquoi Jésus aussi est mort en dehors de la ville, afin que par son propre sang, il rétablisse le peuple dans sa relation à Dieu.

Cela nécessite quelques explications. Lors des sacrifices pour le pardon des péchés (pratiqué notamment lors de la fête de Yom Kippour), le rituel comprenait l'aspersion du sang de l'intérieur de la tente, puis du cœur du Temple une fois celui-ci construit, symbole de vie. Mais les restes des animaux étaient considérés comme impur et brûlé à l'extérieur du camp – ou plus tard de la cité.

Jésus est ici comparé à la victime morte pour le pardon des péchés, rejetée à l'extérieur des murs. En effet, Christ a souffert à Golgotha, en dehors des murs de la ville, en dehors de la porte de Jérusalem.

13Allons donc à lui en dehors du camp, en supportant le même mépris que lui.

14Car nous n'avons pas ici-bas de cité qui dure toujours ; nous recherchons celle qui est à venir.

¹ Antoine Nouis, *Un catéchisme protestant*, p. 183.

Il nous faudra suivre le Christ hors des murs, et également subir avec lui. Jésus lui-même disait en effet : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il s'abandonne lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » (Marc 8) Mais quitter la cité, suivre Jésus hors des murs n'est pas une perte, pour le chrétien, car il sait que la vraie ville, la vraie vie, n'est pas celle-ci, mais celle à venir.

Quatre versets (trois à la base dans le lectionnaire, mais j'ai rajouté le verset 11 pour donner un peu de contexte), mais dont l'image est tellement forte. Je vais me permettre de laisser là le commentaire précis du texte et de partager avec vous deux pistes que ces versets m'inspirent :

1) Marginalités

Jésus est repoussé hors des murs du camp, de la ville, comme la victime expiatoire, car il est celui qui met en danger l'équilibre de l'intérieur. La lettre nous invite le suivre, à supporter le même mépris que lui. Cela est souvent lu ainsi : la condition du chrétien sera difficile, elle se situe en opposition avec la société, et il faut être prêt à endurer le rejet. C'est très certainement vrai, mais peut-être que nous devrions non pas nous regarder comme des bons « suiveurs » – un peu comme ces maladroits Jacques et Jean qui demandent à s'asseoir dans la gloire du Christ – mais bien nous regarder comme celles et ceux qui restons à l'intérieur des murs et qui regardons avec mépris celles et ceux qui en seraient, bon gré mal gré, sortis...

Jésus a toujours été là où sont les « marginaux », prostituées, lépreux, collecteurs d'impôts. Qui sont aujourd'hui les personnes aux marges ? Ceux qu'on repousse hors de nos murs ? Des murs parfois bien réels, n'y qu'à voir les architectures de nos grandes villes, de nos cités. Où se situent nos quartiers plus pauvres, plus mixtes, plus vulnérables au problème de trafics, de délinquances.

Pouvons-nous entendre que c'est là que nous attend le Christ ? Que c'est là que son vrai témoignage se trouve ?

Nous pouvons toujours nous dire que nous sommes de bons chrétiens prêts à le suivre, même dans la douleur, mais qu'est-ce qu'il nous est difficile de se dire que les marginaux, les marginalisés, lui sont en fait plus proches...

2) La chance du dehors

Cette première réflexion rejoint la seconde : ces versets nous disent que la religion du Christ est la religion de l'ouverture, qu'elle nous appelle à saisir la chance du dehors.

Allons donc avec lui en dehors du camp.

En se basant sur l'ouvrage de Bergson, *Les Deux sources de la morale et de la religion* (1932), mon collègue Kevin Buton dit ceci :

« Toute religion comporte deux faces. L'une d'elles vise la protection du corps social. Elle délimite des cadres, prescrit des rites pour assurer la cohésion du peuple. Elle n'hésitera pas, d'ailleurs, à taxer l'ennemi de cette société d'infidèle, scellant par une condamnation religieuse un antagonisme d'origine politique. Mais la seconde face de toute religion, celle par laquelle elle demeure vivante et porteuse d'espérance, c'est sa capacité à s'ouvrir à Dieu et aux autres. Pour la religion ouverte, plus d'ennemis, tous les êtres humains sont les enfants d'un même créateur. C'est une foi d'amour et de fraternité véritable, universelle. Tout l'enjeu est que cet élan qui est à l'origine de toutes les grandes religions du monde ne retombe pas dans une forme sclérosée, close. »

De quelle religion sommes-nous ? Pour être avec le Christ, il faudra se renouveler et oser l'ouverture. Ne pas rester dans ce qui nous rassure, ce qui équivaut finalement à rester dans le camp, dans les murs, à rester enfermer dans le maintenant, ici – et forcément, à force, dans le passé. Il faut garder l'élan. Garder l'élan vers l'extérieur, et conjointement vers l'éternité.

Ce qui pose continuellement la question de notre pratique d'aujourd'hui. Que sommes-nous comme Eglise ? Quel culte voulons-nous rendre ?

S'il aime la métaphore, l'auteur de l'épître aux Hébreux n'est pas avare de conseils pratiques et il exhortait ainsi déjà sa communauté :

Par Jésus, présentons sans cesse à Dieu notre louange comme sacrifice, c'est-à-dire l'offrande des paroles de nos lèvres qui célèbrent son nom. N'oubliez pas la bienfaisance et l'entraide communautaire, car ce sont de tels sacrifices qui plaisent à Dieu. (Hébreux 13, 15-16)

Nous retrouvons ici l'idée du sacrifice, les sacrifices que nous pouvons dorénavant faire en tant que peuple libéré du sacrifice : La louange, la bienfaisance et l'entraide communautaire.

Voilà ce qui nous est demandé de pratiquer, hors de nos camps, hors de nos frontières réelles – économiques, sociales, géographiques – et hors de nos frontières imaginaires qui nous sclérosent.

Allons avec le Christ en dehors du camp, et rendons à Dieu les sacrifices qui lui plaisent : notre louange et notre fraternité.

Amen.

Sources :

- Merci à ma collègue, Marie Ineichen, pour l'introduction, reprise en partie de sa prédication de ce dimanche.

- Kevin Buton, *Aide à la prédication pour le dimanche 22 mars 2026*, <https://acteurs.uepal.fr/culte/aides-a-la-predication>.
- Catherine Fritsch, Isabelle Hetzel, *Lire et Dire* 53, 2003, https://www.lire-et-dire.ch/index.php?option=com_content&view=article&id=124#.
- Diverses introductions à l'épître aux Hébreux (TOB, La Bible pour les nuls).